

Jean-Jacques Tchikladzé

LE NEVEU DU CURÉ

Roman

LE NEVEU DU CURÉ

© Jean-Jacques Tchikladzé

LE NEVEU DU CURÉ

Première Partie

Génitour

LE NEVEU DU CURÉ

CHAPITRE PREMIER

Quand approche le soir, il n'est pas rare que Mélaine Champiaux et Mélaine Bournigal, deux solides gaillards dans la fleur de l'âge, fassent route ensemble vers le village en revenant de la forêt, le lieu de leur travail.

Si Bournigal, le bûcheron, parcourt chaque matin et chaque soir la lieue* qui sépare son chantier de sa maison située à l'entrée du village, l'autre, charbonnier de son état, est parfois retenu plusieurs nuits au cœur de la forêt, auprès de ses « charbonnières ».

Lorsque, les ayant préalablement emplies de bois, Champiaux les met à feu, elles nécessitent en effet une surveillance de tous les instants à cause d'une double contrainte : leur combustion ne doit pas s'arrêter mais elle doit être soigneusement contenue pour qu'aucune flamme ne s'échappe de l'évent percé au sommet de cette taupinière géante.

Tantôt il faut donner de l'air au foyer qui se meurt, tantôt il est impératif de freiner le tirage.

Champiaux, un célibataire enclin à la solitude et à la méditation, ne souffre aucunement des nuits passées dans la forêt près de ses tertres couverts de terre où couve son allié le feu, cet auxiliaire vivant qu'il maintient tout juste en survie afin que, exsangue mais agissant, il transforme, en quelques jours, le bois fraîchement coupé en charbon.

Là, adossé à un tronc, assis sur un épais coussin de fougères sous une hutte rustique qui le protège de la pluie, entouré de ses volcans nains qui tempèrent la fraîcheur de la nuit, il surveille, entre deux sommes, le chantier sylvestre qui le fait vivre.

Il ne craint pas les animaux de la forêt. Du reste, beaucoup d'entre eux restent à distance des âcres émanations de fumée qui corrompent l'atmosphère du sous-bois et témoignent d'un danger latent.

Quelque loup solitaire, chassé de sa meute et affamé, approche parfois au vent, sans trop oser affronter ces monticules inconnus qui vomissent un imprévisible et terrifiant serpent gris.

Si, tenaillé par la faim, l'intrus hésite à s'éloigner, un jet de pierres l'en persuade presque toujours. S'il persiste malgré cet avertissement, l'homme allume un feu à l'aide de son briquet à silex, garde en main sa hache et près de lui sa cognée puis il retourne s'asseoir et s'abandonne à ses pensées fugaces :

— Après-demain, le charbon sera prêt. Dans moins d'une semaine, il sera froid et bon à enlever. Il faut que je prévienne Bournigal pour qu'il demande à son beau-frère de nous prêter son cheval... en échange de charbon. Il est costaud, Bournigal ! Chacun le sait au village. En une heure, le tombereau sera plein ; en deux jours les quatre charbonnières vidées : deux allers-retours par jour. C'est que le village n'est pas tout près ! Et, pour le cheval, tirer

un tombereau lourdement chargé n'est simple ni en côte, ni en descente. Ni même sur terrain plat à cause des ornières et des gués... pense-t-il, dans un inutile et ultime sursaut de son esprit engourdi par l'endormissement.

*

Quelques jours plus tard, Champiaux étouffe ses charbonnières : une épaisse couche de terre humide appliquée sur toute la surface et une soigneuse obturation de la cheminée centrale coupent la circulation d'air et arrêtent la combustion. Il rentre au village en compagnie de Bournigal, le bûcheron, qui vient, lui aussi, de terminer sa journée de labeur.

— Ne t'inquiète pas, citoyen. Mon beau-frère me prêtera bien sûr son cheval. Il n'en a guère besoin au cœur de l'hiver. Tu me paieras en charbon et, puisqu'il préfère se chauffer au bois, je lui donnerai en échange une bonne charretée de bûches.

— C'est drôle. Auparavant, tu m'appelais toujours par mon nom... maintenant tu simplifies ton vocabulaire : en ton langage, tout le monde s'appelle « citoyen » !

— Non pas ! D'abord pour les femmes, c'est citoyenne... pour le roi, c'est Capet. Et pour tes amis les curés, c'est...

— Arrête, Mélaine, ne joue pas avec ça. Passe pour le roi s'il te déplaît... mais laisse le Bon Dieu et ses curés tranquilles. Le curé Chambille est un brave homme !

— Le citoyen Chambille n'est pas un mauvais gars, d'accord. Sauf qu'il a tort de s'être fait curé...

— Tort ? Et toi, es-tu certain d'avoir raison de le juger si durement ?

— Restons-en là puisque tu me fais la morale. Je ne veux pas te chercher querelle, tu le sais bien ! Mais j'aimerais tellement que tu juges plus sévèrement les injustices qui foisonnent autour de nous, dans le village : par exemple, n'es-tu pas indigné de la mort de la vieille Vigeant, écrasée l'automne dernier, par le carrosse du châtelain ?

— Ce n'est pas un carrosse, Mélaine, tu en rajoutes !

— Peu importe, ça écrase quand même le petit monde ! Et la Renaude qui s'est fait chasser de chez elle parce qu'elle n'avait plus le sou pour payer Matignon, son logeur, ce plumassier qui a fait fortune en vendant des parures de chapeaux aux grandes dames des alentours... et le receveur des gabelles qui saigne les pauvres gens... tu trouves ça normal ?

— Tout ce que tu racontes est malheureusement vrai... mais les travers des hommes existent depuis toujours. Est-ce donc pire maintenant ? Ne gagnes-tu pas ta vie convenablement avec ton bois ?

— Je ne suis pas le plus à plaindre, c'est vrai, citoyen, même si je trouve injuste le droit de bûcheronnage qui m'est imposé ! Mais je vois trop de misère autour de nous à côté de gens qui paradent et qui se gavent à nos dépens. Je ne le supporte plus. Toi qui es un brave gars, Champiaux, tu devrais rejoindre notre groupe !

— Tiens donc ! Merci, au passage, de m'appeler par mon nom... mais pour le reste : non merci ! Moi, je ne suis pas un remueur comme toi ! Je suis un solitaire, un silencieux... et bon chrétien ; ça te semble bête mais c'est ainsi... ami des pauvres que j'essaie de secourir mais pas de révolter. Tu parlais de la Renaude, tout à l'heure... Le curé et son conseil de fabrique lui ont trouvé un autre logis. C'est plus utile que de grommeler. Tu le comprends bien, Bournigal :

je n'ai aucune envie de me joindre à un groupe de mécontents qui contestent tout !

— Dommage, citoyen ! Tu vois, je te redonne ce joli nom car, au fond, tu le mérites ! Dommage que tu ne veuilles pas encore ouvrir les yeux sur notre monde. Mais, comme tu as bon cœur, ça finira par venir !

— Tu as un grand cœur toi aussi, Mélaine, mais ne gâche pas ta vie, celle de ta femme, celle de tes deux enfants en contestant tout. Regarde donc aussi ce qui est beau et positif dans ce monde. Ne t' enrôle pas dans ces bandes hargneuses qui se forment ici ou là. Je sais bien qu'on ne finit plus aux galères de nos jours mais il paraît que le bagne ne vaut guère mieux. Pense à ta famille.

— Changeons de sujet, citoyen. Ne nous chamaillons pas. Tu parlais du curé tout à l'heure. C'est vrai qu'il n'est pas comme le précédent qui passait son temps dans les « bonnes maisons ». Depuis six ans que Chambille est ici, aucun faux pas, je le reconnais.

— Enfin une bonne parole !

— On dit quand même que l'archevêque l'a fortement réprimandé cet hiver : pas assez proche des noblaillons et des bourgeois, pardi ! Et lui, le grand patron de ton curé... lui, c'est bel et bien en carrosse qu'il se déplace !

— Arrête, Bournigal. Tu m'embêtes !

— Mais pourquoi ne regardes-tu pas la réalité en face ?

— Je vais te répondre... puis nous changerons de sujet, n'est-ce pas ? Je ne porte pas l'archevêque dans mon cœur - ni les « puissants » de façon générale - mais je m'interdis la critique permanente et la médisance.

— Tu ne portes pas ton « Monseigneur » dans ton cœur ? On raconte que notre jeune, nouveau et brillant vicaire l'adore. Il n'aurait pas été nommé ici pour surveiller le curé Chambille, des fois ?

— Espionner le curé ? J'avoue que je n'y avais pas pensé...

— ... mais maintenant que je te l'ai dit, tu vas ruminer cela dans ta tête qui est plutôt bien faite et, grâce à ton ami, le citoyen Bournigal, tu deviendras moins crédule et moins bête. Un progrès, non ?

— Moins bête qu'avant... Tu m'as déjà dit quelque chose comme ça, récemment ! Moins bête, peut-être. Mais sans doute pas plus heureux... car toutes ces idées amères qui vous trottent dans la tête, ça vous gâche la vie ! Quand les gens ne penseront plus qu'à se désespérer de leurs difficultés et des désagréments de l'existence, qu'auront ils gagné ?

— La révolte, citoyen : le grand sursaut des petits, des miséreux et des gueux... ruinés par la taille, la gabelle et le vingtième du roi, saignés par la grande dîme que se partagent le seigneur et l'Église, par la petite dîme : la « onzième gerbe »... encore pour les curés ; éreintés en plus par les corvées, ces journées de travail perdues, offertes au service des puissants ; ponctionnés par toutes sortes de droits, pour pêcher dans la rivière, pour faire cuire le pain au four banal, pour presser les raisins, pour moudre le grain glané à grand-peine par les petites gens... et j'en passe. Le grand soubresaut qui bousculera l'ordre établi. Le soulèvement des miséreux. La grande révolte ! Nous la verrons de nos yeux, cette révolte... de notre temps vivant, Champiaux, je te le dis !

La révolte ?

À présent le charbonnier avance en silence. Cette idée le bouscule. Il voit se rebeller le vicaire contre le curé. Bournigal contre le vicaire. Les « citoyens » contre les bourgeois, contre les nobliaux. Contre le roi peut-être ? Contre l'archevêque, contre l'Église et finalement ?

La vague saurait-elle s'arrêter en chemin ? Emporterait-elle le bon curé Chambille, ses ouailles, et jusqu'à lui, Champiaux ? Si elle ne cessait pas d'elle-même, on l'arrêterait. Les troubles ne seraient pas tolérés, les émeutes seraient matées, les révoltés châtiés.

Pauvre Bournigal ! Que deviendrait-il ? Que deviendraient la Catherine, sa femme et leurs deux fillettes ?

Une idée incisive et terrifiante traverse l'esprit du charbonnier : si des innocents comme la femme et les enfants de Bournigal étaient châtiés eux-aussi, alors, lui, Champiaux le chrétien épris de justice, ne se révolterait-il pas à son tour ? Et le curé Chambille au cœur si pur ? Quelle vision dérangeante ! Un engrenage capable de nourrir la révolte... Oui, un mécanisme diabolique aux conséquences insondables.

Parfois le silence est pesant.

Celui qui s'est installé maintenant entre les deux marcheurs ne l'est aucunement : chacun poursuit en effet ses pensées en même temps que son chemin, tandis que la nature, dans sa grande générosité et sa proverbiale horreur du vide, accompagne d'un souffle caressant le bruit feutré de leurs pas réguliers qui foulent la terre ameublie par la brume. Le crépuscule laisse entendre mille sons bien connus de ces habitués de la forêt : le chuintement subtil et modulé de la bise qui frôle les arbres dépouillés, l'appel discret de la chevêche qui glisse au fil de ce courant d'air froid ou bien encore le craquement bref de quelque branche écrasée par un animal quittant l'orée du bois par précaution.

Soudain un cri violent et pathétique déchire le crépuscule.

— C'est un loup ! lance Bournigal.

— Oui, le cri de douleur d'un loup... comme lorsque ma pierre atteint un de ces animaux qui rôde autour de mes charbonnières. Mais le cri était double !

— Ce serait donc un loup mordu par un de ses congénères ?

— Non, Bournigal. Hâtons le pas. Allons voir. Un seul hurlement... c'est donc un loup solitaire, une de ces bêtes hargneuses qui, contestant le pouvoir du chef, a le choix entre se faire massacrer dans sa meute ou la quitter au risque de mourir de faim. Agressifs, affamés, prêts à tout pour survivre, ces solitaires n'hésitent pas à s'en prendre aux hommes qu'ils jugent faibles.

Ce que nous avons entendu, c'est le hurlement de douleur d'un loup mêlé à un cri de désespoir : celui d'un homme, Bournigal ! Courons.

CHAPITRE 2

Pour un orphelin de père, quoi de plus terrible ? Telle est la question que se pose le vieux curé d'Angles, un village situé aux confins du Poitou et du Berry, au moment où il porte sur le registre paroissial la mention du décès et de la sépulture de la mère de Génitour.

Quand l'adolescent émet le souhait d'apposer sa propre signature près de la sienne, le prêtre laisse paraître son étonnement. L'usage établi veut en effet que, contrairement à ce qui se pratique pour les mariages et les baptêmes qui nécessitent la présence de témoins ou de parrains et marraines, le prêtre signe seul le registre des sépultures. Mais le jeune insiste :

— Vous comprenez, monsieur le curé, cet enterrement est pour moi un fait exceptionnel, d'une rare violence et d'une extrême importance : un adieu à l'être que j'aimais le plus au monde. S'il vous plaît ?

Décontenancé, l'abbé lui demande s'il sait vraiment écrire. Il s'étonne de recevoir une réponse claire et nette ; puis il se dit qu'un mineur n'est peut-être pas en droit de signer... enfin, dans le doute, il lui tend la grande plume d'oie. Il admire bientôt la finesse du paraphe qui côtoie désormais le sien et la date que le jeune a cru bon d'écrire après son nom : « le seize janvier de l'an de grâce mil-sept-cent-quatre-vingt-huit ». Il laisse le registre ouvert pour que l'encre sèche, range la plume et l'encrier.

— Ainsi, cette signature pourra témoigner que je l'ai accompagnée jusqu'au bout.

Le curé s'étonne fort et s'émeut profondément des paroles de ce jeune maintenant orphelin :

— Oui... bien sûr, bredouille-t-il.

Puis il ajoute, apitoyé :

— Veux-tu que nous demandions aux bons moines de Fontgombault de t'accueillir un certain temps... le temps de laisser s'apaiser ta douleur et de formuler quelque projet pour l'avenir ?

— Non, monsieur le curé. Ma mère, vous le savez, a tout préparé avec moi. Il y a plus de quatre ans que la maladie s'est abattue sur elle. Nous avons vécu tous deux dans la misère mais elle a lutté jusqu'au bout de ses forces pour me transmettre son savoir : je sais lire, écrire, compter et le Bon Dieu m'a donné force et santé... enfin, si j'oublie mon pied bot.

— Oui, ton misérable pied. Ta mère s'en est pourtant préoccupée, je t'assure. Dès ta naissance, elle prenait soin de le serrer dans une attelle de cuir bien rigide qui montait jusqu'au genou. Je venais d'être nommé curé dans cette paroisse. C'est moi qui lui ai conseillé ce traitement qu'un confrère médecin m'avait indiqué. Ton pied aurait été tout à fait inutilisable sans ce carcan qui l'a bien redressé ! Mais que vas-tu faire maintenant ?

— Avant de mourir, elle m'a fait promettre de ravalier ma peine pendant au moins une année... de la chasser sans répit de mes idées. « Les gens portent généralement le deuil pendant un an, disait-elle. Toi, au contraire, pendant l'année qui suivra ma mort, tourne le dos à ton passé. Fais tout ton possible pour m'oublier... sauf dans ta prière qui sera fidèle et, si tu peux, joyeuse. Puis, l'an prochain... peut-être au printemps, ce temps de renouveau... laisse-moi revenir dans tes pensées, si tu le veux. »

— Une recommandation peu commune...

— Un conseil que j'applique de mon mieux dès aujourd'hui : « Le jour de ma mort, celui de ta seconde naissance, disait-elle, ce temps mauvais où brusquement tu ne seras plus l'enfant de personne, il te faudra construire tout de suite ta nouvelle vie ! Tu partiras. » Ensemble nous avons prévu le déroulement de ces premiers temps après son enterrement. Tout est écrit : je laisse nos misérables meubles à plus miséreux que nous ; c'est fait. Je pars dès maintenant car ma besace est prête. Trois lieues cet après-midi jusqu'à La Roche. Le curé m'accordera bien l'hospitalité... sinon j'irai à l'auberge ce qui réduira à zéro ma maigre fortune. Puis le lendemain, quatre ou cinq lieues pour rejoindre Pompigny en Touraine où mon oncle est curé. S'il n'est pas au courant du décès récent de sa belle-sœur, il sait bien que je dois me présenter à lui, le jour venu. Il est mon plus proche parent.

— Hum... Huit lieues en tout... avec ton mauvais pied...

— Mère m'avait ordonné de faire l'expérience, ces derniers temps. En hiver, entre le lever du jour et la tombée de la nuit, avec l'aide d'un solide bâton, je peux parcourir six lieues. C'est vrai que je suis mort de fatigue après cela.

— Ton projet de séjour à l'auberge ne me dit rien qui vaille... c'est le genre d'endroit où rodent le diable et les voleurs...

— Nous en avons encore parlé, voici quelques jours. Elle m'a mis en garde en effet. J'ai une solution de secours : j'emporte une couverture et si le froid n'est pas trop vif, je coucherai sous le porche de l'église ou dans quelque autre lieu abrité dans le centre du village.

Cette dernière possibilité laisse le curé pantois. Il n' imagine pas, le brave homme, que cette solution puisse être plus sûre que l'auberge mais il décide de ne rien opposer à cette idée, faute de trouver quoi dire. Après tout,

l'adolescent est costaud et, armé de son bâton, sans doute est-il en mesure de dissuader un éventuel agresseur.

— Quel âge as-tu exactement ?

— J'ai eu seize ans l'été passé.

— Seize ans. Ce n'est pas bien vieux certes mais tu es fort et capable de te défendre. Agenouille-toi que je te bénisse et puis file sans retard pour exécuter le plan établi. Mieux vaut éviter de te trouver sur les routes, la nuit tombée, quand rôdent les malandrins et les gens de mauvaise vie.

Dès son départ, Génitour sent son cœur se briser. Il aimerait revoir la vallée profonde de l'Anglin, apercevoir, au loin, le toit de la mesure où il a vécu toute son enfance.

— Non, je ne me retournerai pas, se promet-il. Je dois oublier mon passé, mettre en œuvre mécaniquement le programme prévu pour les heures qui viennent puis, si le chagrin est toujours là, je dois... l'écraser par un flot de paroles...

C'est ainsi que s'en va, parlant seul, armé d'un solide bâton ferré, claudiquant sur les chemins mouillés, un être hybride, enfant si l'on voit son visage, vieillard si l'on observe sa démarche, vagabond si l'on remarque sa besace chargée d'une épaisse couverture.

De sa bouche en mouvement surgit un flot de paroles étranges : un alphabet débité lentement, des mots commençant par les lettres précédemment énoncées, les tables de multiplication, des plus simples aux plus complexes, des textes appris par cœur. Cet invraisemblable galimatias occupe l'esprit, refoule la douleur... pour l'instant ; la première lieue est franchie en un peu plus d'une heure.

— Où te rends-tu ainsi, étranger ? demande un vieillard bossu à l'entrée d'un hameau.

— Je vais à La Roche. Encore deux lieues à peu près, n'est-ce pas ?

— Ah ! Ton visage m'étonne ! Tu es beaucoup plus jeune qu'il y paraît de loin ! Deux bonnes lieues, oui... et je vois que tu boites bas. Tu trouveras la route longue... pour sûr !

— Une boiterie de naissance. J'ai l'habitude... et je m'en arrange !

— Garde bien la vallée de la Gartempe à un quart de lieue à main droite. Tu la vois là-bas, bordée de peupliers. Ne traîne pas dans le bois et tiens prêt ton bâton. On y a aperçu des loups ces derniers soirs. Si tu les vois, suis ton chemin régulièrement. Ne cours pas sinon ils te poursuivront. D'ailleurs peux-tu courir ? Ne t'arrête pas, ils t'entoureraient. Surtout ne tombe pas. Bonne route. Si tu as soif, bois à la fontaine à la sortie du hameau...

— Merci. Que Dieu vous garde !

Le voyageur a bu en effet, en parvenant aux dernières maisons, une eau fraîche revigorante. Il a rempli sa gourde. Puis il a poursuivi en direction du bois, l'a franchi anxieux ; enfin, parvenant à l'orée, il a suivi des yeux l'alignement de grands arbres, des peupliers sans doute, visible sur le côté et en léger contrebas, à un bon quart de lieue.

— Je me demande bien quel genre d'homme est cet oncle chez qui je vais aboutir. Mon père m'aurait bien sûr décrit objectivement son aîné mais il n'est plus de ce monde depuis longtemps. Lorsque ma mère parlait de lui en de rares occasions, elle faisait son éloge mais n'était-ce pas pour m'encourager ? Au fait, voilà une façon de chasser les idées noires : je m'en vais le décrire à voix haute...

Il imagine le personnage sachant bien qu'il s'agit d'un jeu, mais, sans doute parce qu'il dresse un portrait banal, il tombe plutôt assez juste : une bonne taille, une silhouette plutôt maigre, une démarche souple, un visage régulier qu'il voudrait semblable à celui de son père dont il conserve un vague souvenir, des traits tirés, attributs probables d'un quinquagénaire, des cheveux bruns, épars sur le dessus du crâne, abondants, bouclés et grisonnants sur les tempes. Et les yeux ? Il les voit, les reconnaît et s'attriste d'un coup.

— Miséricorde ! Les yeux de ma mère ! Non... non...

Dans un sursaut de volonté, il change brusquement d'occupation :

— A comme abeille, b comme bois, c comme curé, d comme...

Le mot qui lui saute à l'esprit est « désespoir ». Il sent bien qu'il reste coincé dans l'ornière où son esprit a glissé ; la quatrième lettre de l'alphabet, traîtresse, l'a empêché d'en sortir. Il s'enlise, paralysé, comme submergé par son chagrin.

— Désespoir ! Parlons-en ! Tomberas-tu dans ce piège, Génitour ? Tu es jeune, tu n'es pas malade, tu as mangé à ta faim, ce matin. Il te reste du pain et une once* de lard dans ta besace, tu te rends chez le frère de ton père qui t'attend. Tu te jetteras dans ses bras ouverts. Tu y trouveras le réconfort, la consolation, l'espérance en une vie meilleure. Que te faut-il de plus ?

Dans ses premiers pas en cette vie nouvelle, que lui manque-t-il en effet ? Il réfléchit. Il est pauvre parmi les plus pauvres... mais que lui apporterait la richesse en ces jours terribles ? Rien probablement... ah, si... peut-être... un cheval ? Un cheval pourrait le transporter et lui éviter ces tiraillements qui commencent à ténasser son pied. Ce

mal est vif à présent... mais tout à fait circonstanciel et passager, corrige-t-il sans délai. D'ordinaire, ce pied ne le fait guère souffrir. Alors, que ferait-il d'un cheval, jour après jour ? En aurait-il vraiment l'usage ? L'animal ne créerait-il pas une contrainte quotidienne rébarbative et donc lassante ? Pour se décharger de ces corvées, il faudrait un palefrenier qui, certes, aurait besoin d'un logis. Il faudrait posséder des terres pour mettre au pré l'animal et pour récolter du foin... et une écurie, une charrette et tout un harnachement, en bref une maison et ses dépendances.

— Pourquoi en rester là ? s'exclame-t-il. Alors continuons : des domestiques, un manoir, un château... Voilà un mécanisme diabolique, un piège dans lequel on se laisse glisser pour obtenir toujours plus et toujours mieux. Non, en vérité : pour ne jamais obtenir vraiment mieux, pour ne jamais se sentir satisfait dans la quête interminable d'un illusoire mieux-être. Oui, une simple illusion de bonheur, Génitour ! Moralité : mieux vaut s'arrêter très vite dans cette course folle. S'arrêter ? Tiens... Si je m'arrêtais un instant !

Il avale une tranche de pain, une gorgée d'eau tirée de sa gourde fuyarde. Le soleil d'hiver commence à décliner. Ne joue-t-il pas avec les nuages qui montent et courent à l'horizon ? L'orphelin décide de brusquer son départ : son pied droit est douloureux bien sûr mais une trop longue pause ne ferait qu'aggraver le mal. Et puis, nous le savons, il est une autre douleur, immense, qui le guette sans cesse et qui, au vu de l'infini du ciel, vient de se raviver.

— Va-t-en, Génitour, se dit-il. Encore une lieue de souffrance avant le grand répit de la nuit.

Lorsque, dans le lointain, apparaissent les toitures de La Roche, un « Deo Gratias » libérateur fuse de son cœur, bondit jusqu'au bout de ses lèvres d'où seul un murmure

s'exhale dans un sourire. Qu'il est doux l'instant où s'apaisent les tensions à l'approche du but, qu'il est subtil et suave le sentiment du devoir accompli !

— Mère ! Ce long trajet, je l'ai fait pour toi mais maintenant, de nouveau et sans délai, je dois te chasser de mes pensées... n'était-ce pas ta volonté ?

S'il avait pu courir, il se serait précipité. Là-bas il voit le donjon mais pas encore l'église. Peu à peu, la route devient rue. À son passage, les portes s'ouvrent, des têtes intriguées se penchent discrètement au dehors :

— Qui cela peut-il être ? susurre-t-on dans les chaumières.

Quelque mendiant sans doute.

— Un éclopé. Un gueux, pardi ! Qu'il passe son chemin !

Lorsqu'à l'entrée de l'église, le sacristain explique à Génitour que le curé a été enterré la veille, qu'il ne pourra donc pas l'accueillir, le jeune homme sent que ses forces l'abandonnent. Il se laisse tomber sur une chaise au paillage hirsute restée près du porche et demeure un moment sans bouger sous le regard désolé de son sinistre messenger.

Puis, retrouvant courage, il débite d'un ton morne :

— Je suis en chemin vers Pompigny. C'est trop loin pour que j'y parvienne aujourd'hui. Du reste, ma boiterie ne le permettrait pas.

— Et puis, il me semble que vous êtes bien jeune. Ne vous risquez pas sur les chemins à cette heure. Vous partirez demain.

— C'est que je ne sais pas où dormir ! J'ai bien quelques pièces mais suffiront-elles à payer un couchage à l'auberge ?

— Vous êtes de Pompigny et vous y retournez ?

— Non. Je vais chez mon oncle : le curé Chambille.

— Votre oncle ? Comme c'est bête ! Hier, il est venu ici avec un voiturier... pour les obsèques de son confrère.

— Ici, hier ? Ah, quelle malchance en effet !

— Je vais vous ouvrir la grange du presbytère. Vous y trouverez un tas de foin. Avec votre couverture, cela vous fera une couche confortable. Nul ne viendra vous déranger. Avez-vous mangé ?

— J'ai du pain et une once de lard dans ma besace... et un peu d'eau dans ma gourde. C'est l'eau qui manquera en premier.

— J'en apporterai un pot dans la grange. Un conseil : partez tôt demain. La route sera longue et de l'autre côté de la Creuse, dès que vous quitterez la vallée, vous devrez traverser la grande forêt. Il faut le faire en plein jour. Maintenant, venez vous reposer. Je lis la fatigue sur votre visage. Ah, j'allais oublier ! Dans la grange, se trouvent les clapiers du curé. Les lapins sont des animaux tranquilles mais vous les entendrez bouger... Le coq du voisin, lui, vous réveillera à coup sûr... et ce sera l'heure de partir.

*

Le lendemain soir, sur l'autre rive de la Creuse, à plusieurs lieues de La Roche, loin au nord et presque au sortir de la grande forêt qui couvre ce plateau infertile, d'épais nuages assombrissent le couchant tandis que d'autres, glissant à travers les arbres, enveloppent sans hâte leurs houppiers chauves d'une grisaille trouble et sournoise.

Bournigal et Champiaux courent à perdre haleine, évitant les ornières, franchissant les flaques d'eau.

Ils n'imaginaient pas que les cris entendus provenaient d'aussi loin et l'absolu silence établi à présent leur semble le pire des présages.

Ils n'aperçoivent les deux masses obscures étendues sur le sol qu'au tout dernier instant, juste à temps pour ne pas les piétiner. Aucun bruit, aucun mouvement. Mais, rampante et tragique, une traînée de liquide sombre sinue lentement en direction du fossé.

— Du sang, citoyen, c'est du sang !

— Le sang du loup heureusement. Son crâne est défoncé. Un fameux coup de ce bâton ferré ! Voyons l'état du vagabond.

— Un enfant, citoyen ! Regarde ce visage. Un gueux, pardi : il ne possède qu'un bâton. Un orphelin sans doute... Maudit pays, maudit royaume !

— Son cœur bat, Bournigal, et il respire mais je ne vois pas de blessure...

— Si, regarde ce pied, cette galoche en lambeaux. Prends ma cognée, je charge ce drôle* sur mes épaules. Attends. Auparavant je vais suspendre le loup sur la branche de ce chêne. Il y passera une nuit confortable et demain je m'occuperai de sa peau. J'en tirerai bien quelque profit aux tanneries...

Pendant cet instant de répit, Champiaux a observé le jeune homme.

— Ne faut-il pas le réveiller ?

— Non, laisse-le en repos. Dans cet état, il ne souffre pas. En route maintenant. Hardi ! s'encourage-t-il, en chargeant ce fardeau sur ses solides épaules.

— Qu'allons nous faire ? s'interroge Champiaux.

— Passer chez moi, citoyen. C'est à l'entrée du village. Catherine sait soigner les blessures. Pas d'inquiétude inutile. Si son état est vraiment grave, nous n'y pouvons rien.

CHAPITRE 3

Ce même soir, enfoncé dans un fauteuil de bois sombre aussi laid qu'inconfortable dans une antichambre obscure et glaciale de l'archevêché de Tours, le curé Chambille, morose et harassé, maudit l'ineffable malchance qui l'accable depuis le début de la semaine.

Le jour même, Grateau, le voiturier de Pompigny, l'a transporté jusqu'ici dans son modeste cabriolet dont la capote ouverte vers l'avant ne protège les passagers ni du froid ni du vent ni des pluies venant de face : un voyage éprouvant pour les deux hommes trempés et gelés, un calvaire pour le cheval, un animal d'une bravoure incontestable mais d'un âge excessif pour franchir sans souffrance, malgré trois longues haltes, une quinzaine de lieues en une journée.

La veille, le curé de Pompigny a célébré les obsèques de Louis Porcher, marguillier et secrétaire de son conseil de fabrique, ce groupe de fidèles qui le conseillent dans l'administration des affaires matérielles de sa paroisse.

La peine que lui cause la disparition de ce paroissien est exacerbée par le fait que sa mort subite n'a permis ni d'apporter à ce bon chrétien le secours d'un prêtre au moment de sa brève agonie ni de lui administrer les derniers sacrements. D'autre part, le curé sait que le remplacement d'un aussi dévoué serviteur de l'Église n'ira pas de soi.